

Des grains de maïs dans un océan de cadavres
Le champ dans la mer, de Ying Chen, Boréal, 120 p.

Ching Selao

Number 186, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Selao, C. (2002). Des grains de maïs dans un océan de cadavres / *Le champ dans la mer*, de Ying Chen, Boréal, 120 p. *Spirale*, (186), 54–55.

DES GRAINS DE MAÏS DANS UN OCÉAN DE CADAVRES

LE CHAMP DANS LA MER de Ying Chen
Boréal, 120 p.

LE DERNIER roman de Ying Chen, *Le champ dans la mer*, débute là où son quatrième livre, *Immobile*, nous avait laissés : une auberge quelque part sur cette terre, quelque part en ce monde. En ce monde ou dans un autre monde, on ne saurait dire, tout comme on ne saurait confirmer si la narratrice est morte ou vivante, bien qu'elle doive être un peu vivante puisqu'elle raconte sa mort dans une vie passée. Entre vie et mort, entre présent et passé, entre mer et champ, Chen nous transporte dans un non-lieu, dans un lieu irréal confondant plusieurs existences, et elle le fait à travers une écriture poétique, soigneusement dépourvue, un style sobre où chaque phrase mesurée se veut une suggestion plutôt qu'une affirmation. Ce non-dit, ou plus exactement ce peu dire allusif, ce flou que nourrit l'auteure depuis *Immobile* — roman subtil et finement écrit qui avait pourtant déçu plus d'un lecteur, notamment les critiques Michel Biron et Naïm Kattan —, se trouve de nouveau à l'œuvre dans ce livre où la narratrice, jamais nommée, toujours mariée à A..., l'archéologue, se remémore son amour pour V..., son premier et dernier amour, inoubliable, irremplaçable, vécu dans un temps et un espace où les repères n'en sont pas moins oubliés, effacés.

Après *La mémoire de l'eau* (1992), *Les lettres chinoises* (1993) et, surtout, *L'ingratitude* (1995), en lice pour les prix Femina et du Gouverneur général du Canada et lauréat du prix Paris-Québec, Ying Chen n'a certes plus à être présentée aux lecteurs québécois. D'ailleurs, rappeler qu'elle vient de la Chine, de Shanghai précisément, cette ville dont le nom à lui seul porte les contours d'un imaginaire fluvial qui n'a cessé d'inspirer son univers romanesque, trahirait d'une certaine façon le désir de l'auteure qui, interview après interview, admet, discrètement mais clairement, son malaise d'être sans cesse renvoyée ou associée à sa terre natale. Car l'absence des frontières spatio-temporelles dans les derniers romans de Chen n'est pas sans traduire une volonté d'effacer les limites territoriales — la Chine, le Québec —, d'aller au-delà de la question migrante et du thème de l'exil qui ont cerné, voire confiné la première partie de son œuvre. « *Je rêve de ne plus être une personnalité exotique ou un soi-disant pont entre les cultures* », avoue Chen, dans *Voyage illusoire* (1997), film qui

retrace son retour — retour qui n'en est pas vraiment un comme en témoigne le titre — au pays natal.

L'écroulement

Le champ dans la mer, un titre qui traduit la superposition de deux espaces : le champ de maïs de la vie antérieure de la narratrice et la mer qui s'arrête au pied de l'auberge où elle attend son mari qui tarde à venir la chercher, las de ses histoires de vies à n'en plus finir. A..., dont le métier est de fouiller dans le passé, voudrait pourtant que sa femme oublie ses passés, qu'elle arrête de jouer avec ses nerfs et qu'elle soit complètement avec lui, l'« *homme moderne* », parfois en lutte contre ses instincts primitifs. « *Face à moi, il se sent en butte à une intelligence inférieure mais entêtée, qui inspire des nostalgies d'esclavage et parfois des envies de meurtre.* » Délaissée par ce dernier qui savoure son absence en compagnie de sa secrétaire, la narratrice se retrouve seule sur le perron de l'auberge où les coups de pied à la tête du propriétaire la réveillent et lui rappellent le coup fatal reçu dans le jardin de V... Un jour, dans sa vie d'autrefois, peu après la mort de son père — maçon de métier qui a peut-être été assassiné par les parents de V... ou s'est peut-être délibérément laissé glisser du toit de la maison de ses voisins —, une tuile est tombée sur la tête de la narratrice, lui fracassant le crâne. Si sa mort ajoute au drame que vivent sa mère et les parents de V..., premiers suspects du prétendu meurtre de son père, elle ajoute également à l'ironie du sort, à l'étrange destin de chacun. Non seulement le père tombe de son lieu de travail, mais sa fille meurt du résultat de son labeur : deux êtres qui s'écroulent à l'image de maisons mal construites.

La chute du père annonçait déjà à la jeune fille sa propre chute. « *Quand mon père était tombé, j'avais perdu l'équilibre. Le monde s'était renversé. Les limites que mon père avait érigées pour moi s'étaient écroulées en même temps que son corps.* » Mort tragique qui vient rompre l'idylle de la narratrice en la faisant tomber par terre, après qu'elle fut tombée amoureuse, entraînant dans sa chute, dans sa « tombe », son amoureux. Avant l'accident du père, sûrement provoqué par son refus de s'enraciner dans la terre, lui, habitué à la hauteur des toits, la

narratrice vivait avec V... un amour pur, innocent, qui s'était cependant effondré au dernier moment. À l'instant où elle perd tout son sang et qu'elle cherche en vain le regard de V..., celui-ci, confus, fixe sa mère qui, en tout temps, reconnaît l'utilité de la terre et bourre le crâne fendu de la petite de cette matière. « *Tel a été le prélude à mon enterrement* », confie la narratrice.

La disparition du maïs

Ce sont peut-être les regards manqués des deux enfants qui font que la narratrice regarde, à présent, de façon différente le tableau de son amour pour V..., un tableau qui semble avoir perdu de son charme. « *Vue de loin, l'existence de V... devient un élément dans un vaste tableau, brique dans un tas de briques, détail presque négligeable, au point que je m'étonne de l'indicible ampleur qu'elle a pu prendre à mes yeux, quand je me trouvais moi aussi dans le tableau, portée par les mêmes vagues, évoluant dans cette dimension-là.* » Ce roman (lui-même un tableau que l'on regarde) au titre magnifique révèle toutefois des images sombres, car le champ dans la mer, c'est aussi l'engloutissement d'une civilisation par une autre. Comme l'écrivaine l'a mentionné à plusieurs critiques, il s'agit de la perte de « la civilisation du maïs », c'est-à-dire de toute civilisation en voie de disparition. Ainsi, le champ de maïs, qui s'est nourri du père et de la fille, se voit à son tour englouti par la mer, avalé par celle-ci, formant, dans ce corps à corps, un immense cimetière où débris, cadavres et secrets sont profondément enfouis. Un tableau de ruines.

« *Nous étions enfants de fantômes, citoyens des ruines* », écrit la narratrice. Enfant de fantômes enseveli dans un champ-mer, celle-ci n'est pas que prisonnière de cet énorme cercueil, elle se sent également enfermée dans son propre corps. « *Je me sens emprisonnée et même supprimée par ma forme. Je ne vis plus. Ou pas assez. Je deviens représentation. J'étouffe à l'ombre de ce que je représente.* » Si les allusions entourant la problématique de l'exil ne sont pas tout à fait évacuées dans ce roman, c'est sans doute cette dernière phrase, sublime, qui contient toute la douleur de vivre dans un corps trop visible, étouffé par le regard des autres, un corps regrettant qu'un camion l'ait seulement fait tomber et ne l'ait pas écrasée, « *collée au ciment* ». « *Car même si on*

veut les ignorer, les autres sont toujours là. » Comme V..., cet autre que les papillons voudraient bien ignorer, mais qui s'amuse à les attraper afin de les conserver dans sa chambre pour les immortaliser, dit-il, dans son petit musée personnel.

Ces petits papillons, intrus dans le jardin des V..., de même que le père de la narratrice, étranger dans ce village agricole, symbolisent, à leur manière, la disparition de civilisations mortes, mises à mort, qui vivent pourtant à jamais dans l'imaginaire clos de l'histoire. « J'ai pensé alors à mon père sous la terre, dont je voyais tous les jours la photo, aux peuples primitifs qui se sont éteints d'eux-mêmes ou qui ont été systématiquement éliminés, aux magnifiques musées en ville que la maîtresse de l'école nous avait fait visiter pour que nous en tirions quelque consolation. » Ce n'est certes pas un hasard si la narratrice est mariée à un archéologue qui, bien que refusant qu'elle entretienne des émotions et des amours mortes, ne la traite pas moins comme un objet intéressant d'étude, comme le débris d'une guerre révolue qui nourrit sa « science ». En effet, l'histoire du crâne fendu de cette femme, dont le corps porte à jamais les poussières d'outre-tombe, a sûrement quelque chose à voir avec les interprétations de crânes de son mari. « S'il fait beau, je

joueraï avec A... sur la plage. Il ne pourra pas dire non, car c'est de cette façon qu'il parviendra à connaître à peu près mon histoire, qu'il obtiendra de moi un nouveau matériau pour son travail. »

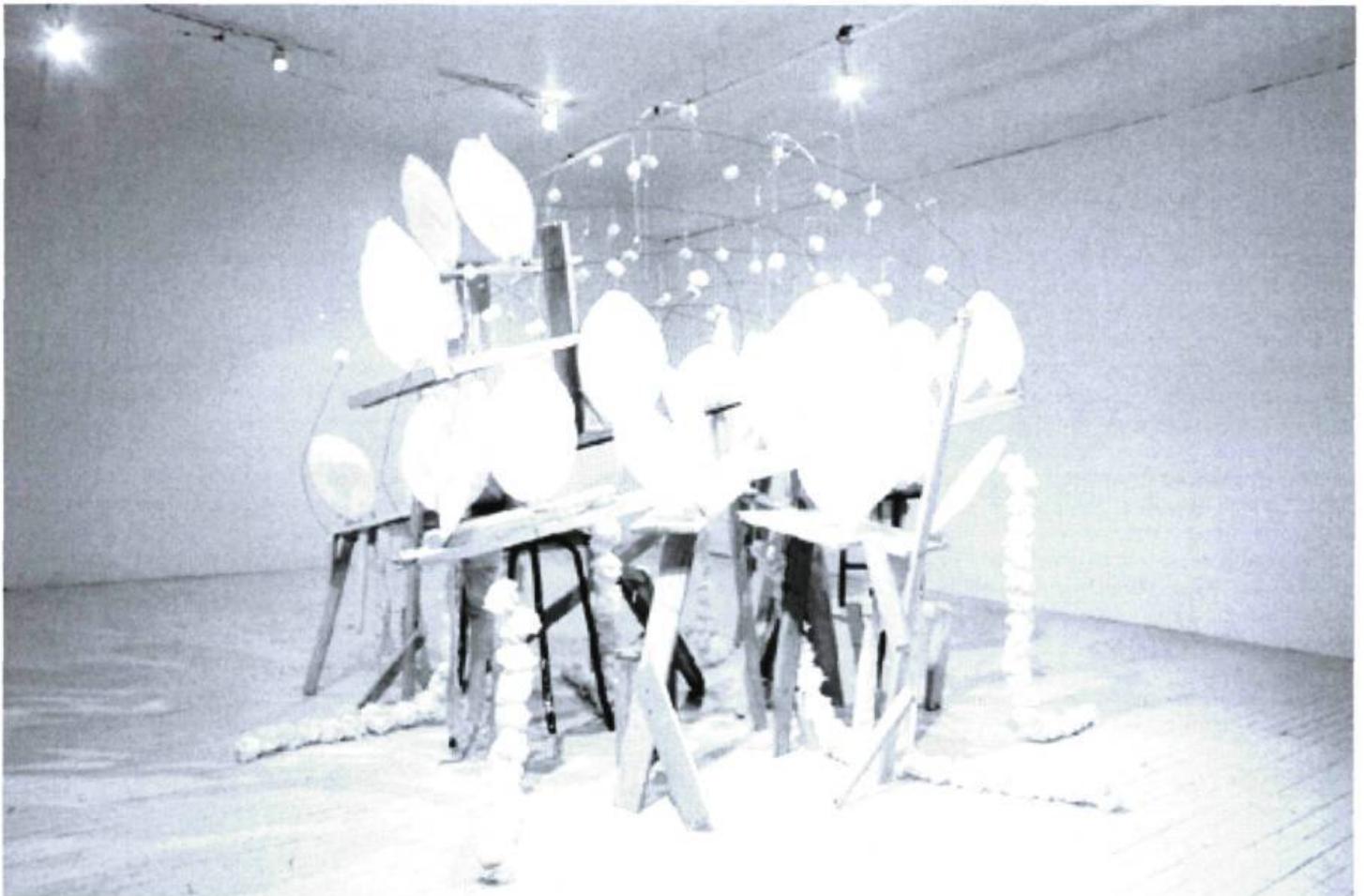
Le chant de la mer

En attendant de jouer avec son mari à construire des passés comme des châteaux de sable, la narratrice écoute les voix qui s'élèvent de la mer, espérant entendre ce chant universel, « aussi fané que l'odeur du maïs », qui animait ses journées d'école en compagnie de V... « [...] je cours vers cette musique, avec la ténacité du croyant, en pèlerinage vers un bonheur impossible. » Quête d'un chant à jamais disparu et pourtant toujours présent, sa vie s'écoule, court vers une enfance prématurément interrompue, vers une existence avortée, jamais achevée, comme ce chandail tricoté par sa mère qui dessine ses contours indéfinissables. « Et la vraie cause de mon trépas, s'il faut en trouver une, pourrait très bien être ce chandail que ma mère tricotaï distraitement avec son chagrin de veuve. Un ouvrage jamais terminé, tel un enfant bloqué à mi-chemin de son existence. » À mi-chemin entre la vie et la mort, entre la mer et le champ, entre ici et là-bas, il y a ce lieu indescriptible, ce lieu hors-lieu où la morte-vivante

raconte et rencontre les fantômes du passé, un lieu où la jeune femme n'est pas convaincue de ne pas être elle-même un fantôme, une revenante jamais tout à fait revenue sur terre et qui se demande : « Quand naîtrais-je vraiment ? »

Le roman ne répond évidemment pas à cette question, car qui sait ce qui pourrait arriver à cette femme innommée, innommable, qui, au bord de la mer où poussent des champs de maïs, attend la vague qui la portera ailleurs. Si la narratrice donne l'impression d'attendre A..., elle attend plutôt le coffre dans lequel dorment les cendres de son père, héritage laissé par sa mère qui lui rappelle « un manque qu'aucun amour n'avait pu combler ». Derrière l'attente de A..., elle attend le moment où ce coffre la mènera loin de lui. « Le jour où je le retrouverai, je monterai seule sur ce coffre qui, même disloqué par les flots, saura m'emporter vers le large, loin de A..., loin de ce lieu étrange où l'on a envie de frapper, où je ne cesse de revenir. » En attendant qu'elle parte et que Chen la fasse renaître dans ce lieu étrange où elle ne cesse de revenir, on ne peut qu'attendre impatientement le prochain roman de cette auteure dont l'écriture fluide nous séduit, nous interpelle, comme un chant provenant de la mer.

CHING SELAO



Le jardin de mon curé de Serge Murphy, 1998

Ivan Binet